

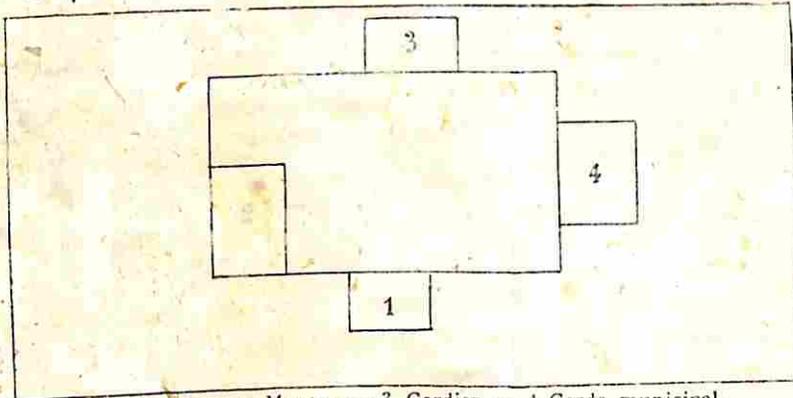
Le mot y est et je le maintiens. Il a frappé trop fortement aux portes; il m'a même rappelé par ses empressements un candidat que j'ai connu, lequel, pour gagner des voix poussait l'obséquiosité jusqu'à aider, le soir, les académiciens à mettre leur pardessus. Tant de soin mérite bien, pour récompense cet habit à palmes vertes que l'on ne doit guère, en général, à son talent, mais à ses profonds prosternements.

E. Ledrain

Aujourd'hui, c'est l'horrible drame du cimetière de Saint-Ouen, et le récit a frappé toutes les imaginations.

Le cadavre de la malheureuse Fernande Méry arrachée à son cercueil dans la fosse commune, le jour même de son enterrement.

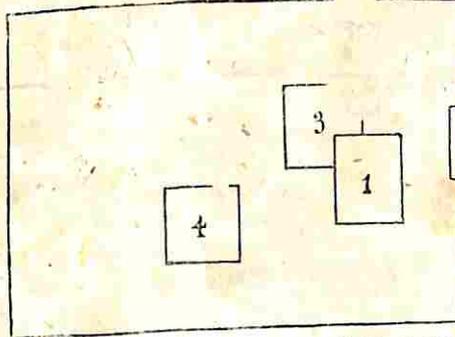
N° 43 — 5° TABLEAU — LA CELLULE DU CONDAMNÉ



1 L'assassin — 2 Mouton — 3 Gardien — 4 Garde municipal.

Rien n'y a fait. Le jury s'est prononcé, et le misérable a été condamné. Nous le voyons, à la Roquette, condamné à mort, en train de jouer aux cartes, destiné à essayer de lui arracher, s'il est complice.

N° 44 — 6° TABLEAU — LA



1 L'assassin — 2 L'abbé Crozes — 3 M. Deibler

DU CIMETIÈRE

de réalisme et si pleine de vérité, complétée par l'adjonction de l'actualité du crime.

ÉMILE ZOLA

Les journaux et revues, hostiles au début, jusqu'à la fureur, à M. Zola, ont totalement changé de langage. Jadis on lui déniait tout talent, l'accusant de grossièreté; on lui accorde maintenant, et sous les mêmes signatures, ni plus ni moins que du génie. C'est, dans les feuilles académiques, un véritable déchaînement d'enthousiasme qu'a suscité la *Débacle*. Combien serait-il curieux de mettre en vis-à-vis les injures d'autrefois et les flatteries désordonnées d'aujourd'hui!

Un critique — non pas à la Sainte-Beuve, mais doué de plus de rhétorique que de perception des œuvres et des hommes — est allé, dans sa prose un peu pompeuse, jusqu'à nous présenter Chouteau et Lapouille comme des héros d'Homère. Rapprocher M. Zola des maîtres du XIX^e siècle ne suffit plus aux gens des *Débats*. Qu'est donc près de lui Chateaubriand dont les domaines, dit-on, se préparent à vendre le tombeau avec le rocher du Grand-Bé? Que pèsent, comparés à l'auteur de la *Débacle*, Balzac et la divine George Sand?

Que valent ces merveilleux artistes que, du reste, les plus jeunes de la rue des Prêtres n'ont peut-être jamais lus? Fraîchement sortis,

car un ma
Helyett.
age de Jea
erons, pan
adité 2h. 1/
on. Scène
20 Janvie
8 heures
Bal. Le
vendredi
de nuit.
8 heures
e, Kerme
heures 1p
ardi et Sa
concert, Pè
heures 1p
et Fête
1p2.
as et joid
laureaux
de l'Ons
l'Assomp
ses ligne
ençon, An
rtres, Châ
ux, Giban
vre, Lava
t-l'Evêqu
Saint-Malo
à toutes le
ror
s

omme M. G. D... des écoles, ils ne connaissent guère des livres que la couverture. Mais ils possèdent à fond la science des prosternements devant le succès et devant les applaudissements des badauds de lettres. Zola pour eux surpasse Homère.

Or il est curieux de constater que cette volte-face si complète coïncide avec ceci : M. Zola évidemment a des chances ; le premier fauteuil académique lui est destiné. Or, dans certaines feuilles, on le salue d'autant plus bas qu'on l'a injurié davantage. Les grosses utilités, même, chargées aux *Débats* de la critique musicale et qu'on lance de temps à autre après moi, chantent, sur le mode majeur, l'apothéose du maître Zola.

N'est-ce pas là un des spectacles les plus singuliers que nous offre cette époque, si féconde cependant en étrangetés ? Est-ce que la *Débâcle* justifie un pareil retournement ? Nous l'avons lue tout entière, avec quel plaisir souvent, mais souvent aussi avec quelle fatigue ! Quelle masse difficile à soulever ! C'est une longue bataille en six cents pages, laquelle gagnerait à être fortement réduite. Ni roman, ni histoire. Combien supérieures à cette œuvre de belle rhétorique, les notes précises du général Jarras ! C'est là vraiment qu'il faut aller pour bien comprendre l'année terrible et pour pleurer sur elle. Quand il s'agit d'histoire et que l'histoire est si près de nous, ce n'est guère à un romancier à y toucher. Les faits ont leur force propre et perdent toute leur vigueur à être noyés dans les longs récits des hommes d'imagination. Il est impossible, dans l'immense développement de M. Zola, de faire la part de l'histoire et celle du roman. Sa *Débâcle*, œuvre hybride, n'appartient à aucun genre.

Mais ce qui nous étonne le plus dans ces pages, comme dans toutes celles de M. Zola, c'est le paysage. Le paysage, dans ses livres, occupe toujours une place énorme. Qu'il pose ses héros à Passy, dans le pays noir ou dans les Ardennes, il a soin de nous décrire largement les lieux où ils se meuvent. Il a raison. Qui n'aime les bouts de rivière, les coins de forêt, les prés semés de primevères, dans les romans ? Les personnages y sont plus perceptibles et plus sympathiques. Le récit fatigue moins quand il est entrecoupé de descriptions et de poésie. C'est ce qui fait le charme éternel du plus beau des romans : *Paul et Virginie*, lequel est décidément autant au-dessus de la *Débâcle* et de l'*Assommoir* que le ciel est au-dessus de la terre.

Mais Bernardin de Saint-Pierre, mais son élève George Sand ne peignaient les sites que parce qu'ils les avaient vus et en avaient été vivement impressionnés. Quand je lis les *Maîtres Sonneurs*, de Sand, j'ai l'illusion de me promener dans les bois. Tous, nous respirons là, à pleins poumons, le parfum salubre des chênes et les délicieuses brises voletant sur les aubépines en fleurs. Ailleurs, dans ses scènes de Venise, quelle mer bleue ! quels feux de gondole quand la nuit s'allume ! Elle a vu tout cela, la divine Sand, et en a ressenti une impression sincère qu'elle rend et qu'elle vous transmet.

Emile Zola, l'artiste puissant, l'habile forgeron, travaille en chambre. La nature, féconde en variétés, n'est jamais arrivée jusqu'à son œil atteint de myopie. Il n'a pas vu les mille nuances de la lumière, ni ce qui différencie un paysage d'un autre. Il a un *faire* d'une habileté prodigieuse ; il prend son marteau et dans sa forge retirée de Médan, caché à tous les regards, mais ne regardant rien lui-même, il martèle des paysages, ne parvenant guère à les varier, et nous donnant toujours le même. La Seine, la Meuse, lui amènent les mêmes impressions. S'il voyait le Jourdain et l'Euphrate, ce serait encore de même et cela ne lui apporterait aucune sensation neuve.

Peut-être, en émettant ces jugements, vais-je heurter une partie de mes contemporains ; mais, quoi qu'en dise M. Drumont, je n'ai pas d'autre souci que la vérité et d'exprimer ma pensée, qu'il s'agisse de judaïsme ou de littérature.

Au fond, il manque à M. Zola la vision des détails, la perception des choses extérieures que possède à un degré si aigu M. de Goncourt. Celui-ci, le père du naturalisme, le paysagiste exact, l'analyste subtil de l'âme humaine, a reçu le coup des choses du dehors jusqu'à en souffrir. Son œil les a vues dans leurs variations infinies ; elles l'ont saisi, chacune avec ses mille détails, ses mille tentacules. M. Zola n'aperçoit que des masses confuses, n'entend que les bourdonnements vagues, ce qui est mauvais pour le paysagiste. M. de Goncourt, lui, est ému par chacun des mille insectes qui bruissent dans le moindre rayon de soleil, et en tient compte.

Dans une *interview*, publiée par l'*Echo de Paris*, M. de Goncourt a montré à mon endroit une certaine aigreur. Pourquoi ? Je lui rends pleinement justice. Sans doute je lui souhaiterais dans le mot une clarté plus classique. Mais ai-je jamais nié ce qu'il y a de minutieux et de pervers dans son analyse ? C'est un artiste vibrant et fin.

M. Zola possède la puissance, l'énormité même. C'est une sorte de Samson de lettres, toujours en effort, toujours portant sur ses épaules les portes de Gaza. M. de Goncourt, plus léger, ne mane pas des masses aussi lourdes. D'une main allongée il se contente de tenir les fins instruments de dissection anatomique.

Dans la vie pratique, même différence entre les deux hommes. Sans doute M. de Goncourt néglige pas tout à fait sa renommée ; toutefois dans la façon même dont il la soigne, il apporte peut-être plus de discrétion et plus de tenue. Ma réserve, hélas ! ne nous mène à rien. Dans le monde, c'est surtout par les défauts que l'on réussit. Nous avons, au Louvre, sur une base de statue, provenant de Ruad, cette inscription : « *Au dieu Commode.* » Commode eut de statues dans tout l'Orient, parce qu'il était un monstre. C'est ce qui fit son succès et sa popularité. M. Zola, comme beaucoup d'autres, du reste, entre à l'Académie, non pas à cause de sa grande valeur, mais à cause d'un certain manque — comment dirai-je ? — d'un certain manque de goût.